Mutation sociale et marginalisation dans la littérature arabe moderne : le roman Yâ Maryam de Sinân Anṭûn

Sobhi Boustani

▶ **To cite this version:**

Sobhi Boustani. Mutation sociale et marginalisation dans la littérature arabe moderne : le roman Yâ Maryam de Sinân Anṭûn . Regards sur le Proche Orient éclaté-complexe-paradoxal, 2016. hal-01395277

HAL Id: hal-01395277
https://hal.science/hal-01395277

Submitted on 10 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Sobhi Boustani – Professeur à l'INALCO – Paris

Mutation sociale et marginalisation dans la littérature arabe moderne : le roman *Yâ Maryam* de Sinân Anṭûn

« Il n'y a plus d'une part un « texte » et, de l'autre, disposé autour de lui, un « contexte », dit D. Maingueneau,… le contexte n'est plus placé à l'extérieur de l'œuvre, mais le texte est la gestion même de son contexte. Les œuvres parlent effectivement du monde, mais leur énonciation est partie prenante du monde qu'elles sont censées représenter. »[1] A travers cet angle d'approche, liant inextricablement texte et contexte, nous abordons le roman *Yâ Maryam*[2] , publié en 2012 de l'écrivain irakien Sinân Antûn[3]. En effet, le monde arabe, et particulièrement l'Irak, vit depuis deux ou trois décennies des bouleversements majeurs dus aux trois guerres dites « les guerres du Golfe » qui ont conduit aux deux interventions étrangères politiques et militaires[4]. Quant à plusieurs autres pays arabes, une vague de révolutions et de soulèvements populaires a forcé leurs dirigeants, installés à la commande depuis plusieurs années, à abandonner le pouvoir. Tous ces mouvements ont eu pour conséquences une déstabilisation institutionnelle et sociale ainsi qu'une montée spectaculaire du communautarisme. Cette mutation sociale sous ses différents aspects, récupérée en grande partie par des fractions religieuses intégristes et extrémistes, a provoqué la marginalisation de différents groupes sociaux. Les minorités, et particulièrement religieuses, se sont trouvées marginalisées, malgré leur enracinement millénaire dans ces sociétés. Notre étude tente d'analyser la représentation de cette marginalisation dans le roman *Yâ Maryam* en nous interrogeant sur le rapport entre cette thématique et la technique narrative qui l'exprime. Elle abordera également l'esthétique d'une écriture assurant la littérarité du message socio-politique engagé, véhiculé par le texte.

Les paratextes du roman:

a- Titre

Le titre, inhabituel, installe d'emblée le lecteur dans une ambiance angoissante. En effet, loin d'avoir une fonction descriptive classique, et loin d'appartenir aux deux types de titres :

---

[1] -Dominique Maingueneau, *Le Discours littéraire, prototopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004, p.34.

[2] - Al-Kamel Verlag, Freiberg, 2012.Soulignons que ce roman figurait parmi les six romans de la « shortlist » du préstigieux prix « International Prize for Arabic Fiction » de 2013.

[3] - né à Bagdad en 1967, Sinân Antûn appartient à la minorité chrétienne. Il est actuellement professeur à l'Université de New-York.

[4] -La guerre Iran-Irak est la première, elle a duré huit ans (1980-1988) ; la deuxième, déclenchée le 26 février 1991, obligeant Saddam Hussein de quitter le Koweit et la troisième le 20 mars 2003, dite aussi « la guerre d'Irak » ou « la guerre de la libération de l'Irak » qui a conduit à la chute du régime de S. Hussein.

thématique et rhématique, décrits et identifiés par G. Genette, le titre de ce roman exerce un autre type d'effets sémantiques. « Des effets, selon Genette lui-même, que l'on peut qualifier de *connotatifs*, parce qu'ils tiennent à la *manière* dont le titre exerce sa dénotation. »[5] Pour donner à ce titre toute sa dimension cognitive, il faut le situer dans le contexte socio-culturel des chrétiens d'Orient et notamment des catholiques. *Yâ Maryam* que je traduis littéralement par « O Marie ! » est la locution souvent utilisée par ce chrétien à chaque fois qu'il est en danger. Ce dernier va d'une simple épreuve jusqu'au danger de mort. Le titre pourrait être interprété comme un appel au secours. L'auteur annonce d'emblée le ton du roman. Un ton qui s'inscrit dans la problématique de la marginalisation posée ci-dessus. Le roman s'ouvre, à travers le titre, par l'interpellation de la Vierge Marie et s'achève sur la même interpellation. Au dernier paragraphe, le narrateur décrit Youssef, héros du roman, tué par les assaillants en écrivant : « avant que son cœur s'arrête de battre, ses deux lèvres avaient chuchoté *yâ Maryam*, mais sans pouvoir finir la phrase. Ses deux yeux restèrent ouverts, bien qu'ils soient plongés dans les ténèbres de la mort » (p. 156). Le titre, loin d'être une simple expression tirée de la prière universelle destinée à Sainte Marie[6], est révélateur d'un contexte, d'une situation.

b- Epigraphes

Deux épigraphes attirent l'attention dans ce roman. Sur les cinq chapitres composant le roman, une première épigraphe introduit le premier chapitre, où Youssef est le narrateur homodiégétique, la deuxième introduit le quatrième chapitre où Maha, le second personnage principal du roman, est également la narratrice homodégétique.

« Epigrapher est toujours un geste muet dont l'interprétation reste à la charge du lecteur »[7], souligne G. Genette. La première épigraphe est un verset de l'Evangile : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean I, 11). Cette épigraphe peut avoir à la fois les deux fonctions proposées par Genette : l'éclaircissement et la justification du titre d'une part, commentaire et précision de la signification du texte de l'autre.[8] A l'instar du titre, elle inscrit parfaitement le roman dans la problématique de la marginalisation en annonçant d'emblée le contenu du texte et en déterminant le protocole de sa lecture. En effet, l'effet émotionnel du titre est complété par un verset évangélique qui suggère les raisons du danger exprimé et oriente le lecteur vers le contenu du texte. Le protagoniste, sujet du verset, est refusé par les

[5] - G. Genette, *Seuils*, éditions du Seuil, Paris, 1987, p. 93.
[6] - Le roman est en voie de traduction en anglais sous le titre *Hail Mary*, il est souvent traduit sur les sites internet par *Ave maria* ou *Je vous salue Marie*… Cependant une telle traduction fait perdre au titre, à notre avis, toute sa charge émotionnelle.
[7] - G. Genette, *Op., Cit.,* P. 159.
[8] - *Ibid.,* pp. 159-160.

siens alors qu'il revient chez lui. Le roman, comme nous allons voir, évoque le déracinement et la marginalisation des minorités en Irak alors qu'elles y sont installées depuis des siècles.

Peut-on voir dans ces deux paratextes, relevant du même champ sémantique, des indices dévoilant l'identité de l'auteur, en l'occurrence son christianisme ? En fait, si on se réfère distinctement au titre et aux épigraphes, il serait hasardeux d'y voir les signes d'une appartenance religieuse. Plusieurs écrivains, non chrétiens ont utilisé des titres ou des épigraphes en rapport avec le christianisme[9]. Cependant la jonction des deux paratextes dans la même œuvre pourrait être, dans ce cadre, un indice éloquent de « la tendance d'un écrit. »[10]

Quant à la deuxième épigraphe, elle est une « parodie sérieuse », si l'on emprunte l'appellation à G. Genette[11]. Il s'agit d'un verset parodié du Coran qui introduit le chapitre intitulé *al-Umm al-ḥazîna*, qu'on traduit littéralement par « La mère triste », mais qui se réfère, selon la liturgie chrétienne, à « Marie, le vendredi saint ». L'auteur exploite le verset 24 de la sourate Maryam (Marie) où on lit : « Secoue vers toi le stipe du palmier : tu feras tomber sur toi des dattes fraîches et mûres » (Coran, XIX, 24)[12]. Il garde la même structure du verset , mais en substituant aux termes désignant et suggérant la vie d'autres termes qui désignent la mort : « Secoue vers toi le stipe de cet instant : tu feras tomber sur toi la mort en abondance » (p. 104). Le glissement d'un sens à un autre dans cette parodie est, loin d'être utilisé dans un objectif burlesque, comme c'est habituellement le cas dans les parodies, mais, bien au contraire, il est tourné entièrement vers le « sérieux », voire le drame. Tout ce qui peut aider Marie dans son épreuve et lui procurer la vie devient, dans le contexte actuel de l'Irak, une source de mort. Ce verset parodié est suivi de l'expression : « Maryam al-'iraqiyya » « Marie l'irakienne » mise entre guillemets, comme s'il s'agit d'une signature. Cette Marie n'est plus « Sœur d'Aoron » citée dans le Coran, mais Marie qui subit le « vendredi saint » chaque jour en Irak et qui représente toutes les mères irakiennes, en l'occurrence Maha, la narratrice du chapitre.

Force est de constater la « stratégie de signification » établie par l'auteur, à travers ces paratextes intertextuels. Ils infléchissent fortement la signification du texte et « manifeste parfaitement l'attente d'une lecture qui donne sens à l'intertexte.»[13]

Le récit

---

[9] - Nous pouvons citer à titre d'exemple le poème « Le Christ après la crucifixion » de Badr Shâkir as-Sayyâb, et *Maryam al-ḥakâyâ* de 'Alawiyya Sobḥ, où elle commence son roman par une épigraphe évangélique, alors que les deux auteurs ne sont pas chrétiens.

[10] - Genette, *Op., Cit.*, p.163.

[11] - G. Genette, *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Seuil, Paris, 1982, p. 41.

[12] - Traduction Régis Blachère.

[13] - Voir Nathalie Piégay-Gros, *Introduction à l'intertextualité,* Nathan, Paris, 1996, p. 100.

Le roman, de 156 pages, raconte des événements qui se sont déroulés sur un espace temporel ne dépassant pas vingt quatre heures. L'histoire commence le samedi 30 octobre pendant la soirée et se termine le lendemain dimanche 31 octobre 2010 (p. 13) peu après 17h15[14]. A travers une technique narrative scrupuleusement mesurée, l'auteur réussit à tracer, sur une période couvrant presque un siècle (1930-2010), l'histoire d'une famille chrétienne de Bagdad composée du père Girgis, la mère Na'îma et de ses neuf enfants : cinq garçons et quatre filles. Parallèlement à l'histoire de cette grande famille, le récit suit également le parcours de la famille de Maha, coreligionnaire de la grande famille et avec laquelle elle a un lien de parenté.

La fiction commence par un *incipit* digne d'une nouvelle, elle met dès la première phrase la « tension dramatique » à son paroxysme et suscite chez le lecteur une attente aussi attrayante qu'ambiguë et vague[15]. « Tu vis dans le passé, Tonton », dit Maha, d'un ton sec à Youssef après une vive discussion avec lui au sujet des relations entre les communautés confessionnelles en Irak. Et elle monte se coucher sans dissimuler son énervement. Etudiante à la faculté de médecine de Bagdad, elle est logée avec son mari Lu'ay chez Youssef, en attendant d'avoir son diplôme et le visa pour émigrer. Maha regrette ensuite son agressivité avec son hôte qu'elle respecte, et décide de s'excuser auprès de lui. Le roman s'achève le lendemain par la mort de Youssef dans le massacre de l'Eglise Notre Dame de secours à Bagdad perpétré par des islamistes. Maha, rescapée, sort de l'église encore plus détruite. A l'instar de la nouvelle, et vu que les événements de la fiction se déroulent en moins de 24 heures, l'auteur rentre immédiatement dans le sujet en créant un effet d'intensité qui corrobore merveilleusement les paratextes. En effet, S. Antûn engage le récit en mettant en exergue une tension qui persiste tout au long de la fiction. A travers l'atmosphère crée, elle oriente le lecteur vers drame.

Le roman est divisé en cinq chapitres. Le premier et le troisième, portant le même titre : « vivre dans le passé », sont narrés par Youssef. Le narrateur du second chapitre, intitulé : *ṣuwar* « photos » est hétérodiégétique. A travers ces photos, accrochées sur les murs de la grande maison, ou rangées dans les tiroirs, le lecteur découvre l'histoire de cette famille depuis 1931 jusqu'à présent. Le quatrième chapitre : « La Mère triste » est narré par Maha. Le

[14] - Les deux jours renvoient à un événement marquant dans la société irakienne. Des militants islamistes armés ont attaqué, le 31 octobre 2010, l'Eglise Notre Dame de Secours située dans le quartier al-Karrada à Bagdad et ont tué 37 fidèles et blessé 56. Cela dit, dans une *Observation* à la fin du roman, l'auteur écrit : « Les événements de ce roman recoupent l'attaque de l'Eglise Notre Dame de Secours à Bagdad en 2010. Cependant le texte et les personnages sont une pure création de l'imagination et toute coïncidence ou ressemblance des noms est involontaire.

[15] -Voir Jean-Pierre Aubrit, *Le Conte et la nouvelle,* Armand Collin, Paris, 1997, pp. 140-141.

narrateur hétérodiégétique reprend la narration dans le cinquième chapitre : *al-Dhabîḥa al-Ilâhiyya* « le sacrifice divin » où, à travers le discours direct, Maha, témoin oculaire, raconte le massacre -*madhbaḥa*- de l'Eglise.

Le passé comme refuge.

Youssef, le fils aîné de Girjis, âgé de quatre vingts ans, célibataire, a fait sa carrière en Irak et notamment à Bagdad. Il croit ou tente de croire à la pérennité du passé. Retraité depuis plusieurs années, il vit dans un univers clos où il partage son temps de loisir avec son vieil ami musulman Sa'dûn. Ces deux octogénaires portent en eux l'image et les souvenirs d'une société irakienne tolérante et paisible où majorité musulmane et minorité chrétienne vivaient en harmonie. Tous les deux considèrent, naïvement, que les mutations sociales et les violences quotidiennes ne sont que des nuages passagers. Cependant, la phrase prononcée par la jeune femme Maha, le secoue et lui procure un choc. Tout en croyant fermement au passé, il commence à se poser quelques questions, sans que cela modifie son comportement. Il rend visite dans la matinée à son vieil ami Sa'dûn (p. 76). Le passé est en effet son refuge. Il avoue dans un monologue interne que le passé est comme son jardin, il s'y réfugie fuyant la violence et la laideur de la réalité extérieure. Considérant la phrase de Maha comme un verdict, il dit : « je me suis posé, plusieurs fois, la question : est-ce que je vis vraiment dans le passé ? Et je répondais par d'autres questions. Comment, quelqu'un de mon âge ne vit-il pas dans le passé ? Ne serait-ce que dans quelques moments de ce passé ? ... Le passé est peut-être comme le jardin de la maison que j'aime et dont je m'occupe comme s'il était m on fils, il est mon paradis au milieu de cet enfer » (pp. 10, 11).

En donnant au protagoniste le prénom de Youssef, prénom donné par les trois communautés : chrétienne, musulmane et juive, l'auteur souhaite ancrer le personnage dans une société multiconfessionnelle et l'enraciner dans la terre d'un pays qui rassemblait les trois communautés. Le parcours de Youssef s'inscrit parfaitement dans ce cadre. Ce n'est pas un hasard si l'auteur le fait travailler dans la « Coopérative irakienne des dattes » et le fait évoluer au sein de cette Coopérative pour occuper, en fin de carrière, le poste du directeur général, bien qu'il ne soit pas titulaire d'un diplôme universitaire. Arbre sacré dans les civilisations sémitiques, et vénéré par les Irakiens dès l'antiquité, le dattier symbolise l'Irak et son histoire. L'amour voué par Youssef à cet arbre révèle l'authenticité de son appartenance à cette terre et son attachement à l'histoire du pays. Cet amour lui vaut le surnom : « le fils des dattiers » *Ibn an-nakhîl.* Plus l'authenticité de l'appartenance de Youssef, et à travers lui de toutes les minorités irakiennes, à la terre irakienne est forte plus la marginalisation est

mordante et blessante. Nous ne pouvons donc que constater la stratégie narrative fine et subtile, mise en œuvre par l'auteur.

Angoisse refoulée par l'inconscient

Youssef, fortement habité par le passé, refuse de croire à la marginalisation que subit sa communauté. Cependant, cette quiétude n'est qu'apparente, elle est magistralement trahie par son inconscient. En effet, la nuit, après l'altercation avec Maha, il fait un rêve qui tourne rapidement au cauchemar. Youssef a déjà perdu ses dents et met un dentier. Mais, il trouve sa consolation dans ses cheveux. Il en est fier, « tout sauf être chauve » dit-il, et il restitue le rêve : « La maison était devenue un musée… Lits et sièges étaient entourés de cordes pour empêcher les visiteurs de s'approcher. J'étais le guide, expliquant l'histoire de chaque salle, et de ses habitants et leur destination quand ils ont quitté la maison. J'ai entendu des voix, mais je n'ai aperçu personne. Je suis passé d'une salle à l'autre à la recherche des visiteurs, mais les salles étaient vides. J'ai entendu la voix d'un autre homme, marchant dans le couloir avec un groupe de visiteurs en leur donnant de fausses informations sur la maison. J'ai crié : c'est ma maison et je suis le guide ! Mais personne ne m'a entendu et personne ne s'est soucié de ma présence. J'ai regardé dans le miroir et j'ai vu que j'étais chauve » (p. 12). Nous comprenons la dimension émotionnelle de ce rêve quand on sait que Youssef est la seule personne de la fratrie à rester à Bagdad. Tous les autres frères et sœurs, sont morts ou à l'étranger. La maison – musée est le lieu où vit la mémoire de la famille. Dans son rôle de guide, Youssef assure à la fois la préservation de cette mémoire et sa transmission. En lui volant ce rôle et en déformant la mémoire, on vole sa vraie raison d'être. Ne pas faire cas de sa présence dans la maison, c'est le déraciner, lui arracher son passé, et le marginaliser totalement. S'il ne veut pas croire à la marginalisation, son inconscient l'affirme à travers le rêve. La tranquillité affichée par le protagoniste n'est donc qu'illusion.

Dans le second chapitre, le narrateur décrit Youssef en train de parcourir les photos de la famille. La seule photo qui regroupait la majorité des descendant de Girgis Bahartli a été prise en 1990 à l'occasion de la première communion de l'arrière petit fils de Girgis. Déjà il manquait deux frères dans cette photo : Jamil qui a fuit l'Irak vers le Liban en 1969 et Ghazi qui a émigré aux Etats-Unis. « Après cette occasion, aucune photo les a réunis, dit il. L'invasion du Koweit est survenue un peu moins d'un mois plus tard, suivie d'une autre guerre et puis de l'embargo. Les frères et sœurs commencèrent à tomber les uns après les autres de l'arbre familial, et le vent les emporta vers l'exil. » (p. 60). Le narrateur s'arrête au début du chapitre sur une photo prise de Youssef avec sa classe devant le bâtiment de l'Institut de Bagdad à la fin de leurs études secondaires en 1950. Cette photo qui symbolise la

coexistence harmonieuse entre les différentes communautés irakiennes, éveille chez le protagoniste les souvenirs des débuts de la marginalisation des minorités et de leur exil. En effet, Youssef, au second rang sur la photo, est pris entre Nassim Hazqîl et Salem Hussein, ses deux longs bras sont posés, comme deux ailes, sur leurs épaules, comme pour les rapprocher de lui » (p. 42). Ces trois élèves inséparables furent appelé par le Père, directeur de l'Institut : « meute de loups », mais Youssef le corrige : « non, mon Père, nous sommes une nuée d'oiseaux pacifiques » (p. 41). Ces trois, on le devine, sont un chrétien, un juif et un musulman. La comparaison évoquée par Youssef exprime clairement la nature de la relation liant, dans le passé, les trois camarades amis et à travers eux les trois communautés. Mais, un an plus tard, alors que les trois jeunes gens se promenaient au bord du Tigre, Nassim, préoccupé, angoissé et triste leur dit : « c'est peut-être la dernière fois que nous nous rencontrons » (p.44). Inutile de souligner le choc que cette nouvelle a provoqué. Les intimidations dont les juifs étaient l'objet, ont conduit le père de Nassim à décider d'émigrer vers Israël. Les adieux furent émouvants : « les années passèrent et les beaux souvenirs de Nassim restèrent au centre de leurs conversations quand ils évoquaient le passé » (p. 44)[16].

Coexistence improbable.

Parallèlement à la famille de Youssef, l'auteur trace l'itinéraire de la jeune femme : Maha. Issue d'une famille chrétienne chaldéenne, elle est la fille aînée de Georges Haddad et de Nawal et la grande sœur de Shadhâ. Etudiante en médecine à l'université de Bagdad, elle représente la nouvelle génération chrétienne irakienne. La première image de Maha dans la fiction, évoquée par *analepse*, est celle d'une enfant pleurant dans les bras de sa mère, quand elles étaient dans un abri pendant le bombardement de Bagdad en 1990. Youssef, réfugié également dans l'abri, réussit à la calmer en la persuadant qu'il s'agissait d'orages et de pluie et non d'obus. Cette image incarne, en effet, la rupture entre deux périodes : l'une, paisible, vécue dans le passé par Youssef, et l'autre, vécue par Maha, marquée par la guerre et la violence. La mémoire de cette dernière, contrairement à celle de Youssef, n'a emmagasiné que les scènes de tristesse et des pleurs. Petite, elle a douloureusement vécu l'enlèvement et l'assassinat de son oncle maternel Mukhliṣ auquel elle était fortement attachée. La rançon réclamée par ses ravisseurs, et laborieusement assurée par la famille, n'a pas suffi pour le sauver. Il fut tué parce qu'il était chrétien.

a- Intimidation et marginalisation

[16] -Dans une brève période durant 1950-1951, plus de 120.000 Juifs ont fui l'Irak et sont arrivés en Israël. Nous soulignons ce fait, sans toutefois prendre part à la polémique qui a accompagné ce grand déplacement.

Georges, le père de Maha, avait un bar qu'il gérait avec son associé. « La campagne pour la foi » *al-ḥamla al-'îmâniyya*, ordonnée par Saddam Hussein l'oblige à le fermer (p. 117). Pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille, il a coupé une partie, le tiers de son jardin, pour faire construire une boutique. Cette construction limitait l'espace de liberté de l'enfant Maha. « Elle ne pouvait plus courir et jouer avec sa sœur comme un papillon », dit-elle (p. 117).

Le processus de marginalisation va s'accélérer après 2003, date de la troisième guerre de Golfe. La situation anarchique qui régnait dans le pays ouvre grande la porte aux mouvements intégristes et extrémistes musulmans. La communauté chrétienne fut la première cible de ces mouvements. En effet, en 2007, l'Imam de la mosquée du quartier « al-Dawra » qui s'est nommé « Emir du quartier »[17], criait, à travers les haut-parleurs et sans aucune retenue, que les *dhimmis* (monothéistes non-musulmans) doivent choisir entre payer un tribut de 25000 dollars par mois ou bien déclarer solennellement leur islam. Les menaces ne sont pas restées que des paroles : des lettres posées devant les maisons des chrétiens leur donnant une semaine pour faire le choix (p. 120). Une fois la semaine passée, le même message, signé « l'Armée de Mohammad » fut déposé aux mêmes endroits. Ce message fut rapidement suivi d'un autre, plus éloquent cette fois : des balles tirées sur les maisons et le vocable : Infidèles, fut écrit en gros sur les portails.

Les chrétiens quittèrent alors le quartier et la famille de Maha loua une maison à « 'Aynkawa », dans une région au nord du pays, moins menaçante. Mais à la fin de l'été 2007, Maha retourna à Bagdad pour poursuivre ses études et finir les 3 années qui lui restaient pour décrocher son diplôme de médecine. Un diplôme qu'elle voulait en poche avant de quitter le pays. Elle sera logée chez son oncle.

b- Citoyenneté et minorités

Tout dans la nouvelle société bagdadienne montre à Maha qu'elle perd son statut de citoyenne pour un autre, celui de minoritaire : « je suis fatiguée, toute chose et toute personne me rappellent que je suis minoritaire, dit-elle. » (p. 112).

Vivre dans le passé comme Youssef, passer sa journée à écouter les vieilles chansons et à se reposer dans son jardin, c'est vivre loin de la « rue ». C'est ne pas subir tous les changements qui s'y manifestent. Maha comprend la position de Youssef « parce qu'il ne voit pas ce qu'elle voit et n'entend pas ce qu'elle entend ». Il ne peut pas imaginer les sensations d'une femme, contrainte de subir tous les regards agressifs de cette rue. « Des regards, dit-elle, qui me donnent l'impression d'être en permanence la cible des rayons d'une radiologie sociale

[17] - Appellation à connotation religieuse.

afin de déterminer la nature de ma maladie et de mesurer le degré de mon impureté, parce que tout simplement, je ne suis pas comme eux et je n'ai pas, comme eux, la même confession. Ces regards ne viennent pas uniquement des hommes mais aussi des femmes pour me faire sentir que je suis une prostituée, parce que je ne mets pas de voile » (p. 110). Elle a même fini par ranger la croix, cadeau de sa grand-mère pour sa première communion, dans sa boite et la cacher dans son sac. (p. 112).

La fermeture d'esprit et la pensée unique ôtent aux minoritaires, en plus de leur statut de citoyen, leur identité et leur culture. Un camarade à la faculté de médecine s'étonne un jour de voir Maha manger de *kléché*[18] traditionnel. Il lui demande, sans cacher sa surprise : « vous aussi vous mangez de *kléché* ? » Agacée, elle lui répond ironiquement : « tu crois que nous sommes venus d'une autre planète ? Nous mangeons de *kléché* comme vous, nous buvons du thé et de l'eau exactement comme vous. » (p. 111). Le fait même de dire « nous » et « vous » accentue le clivage et porte atteinte à la notion de la citoyenneté, garante de l'égalité. Le fait de rattacher la citoyenneté à la confession, institutionnalise l'inégalité entre majorité et minorité. La majorité marginalise cet Autre minoritaire et l'ignore. L'ignorance, parfois source de fantasmes méprisants, pousse ce même camarade à poursuivre cyniquement son interrogatoire. Il s'adresse à Maha : « j'ai entendu que chez vous, au nouvel an, à minuit, le curé éteint les lumières et demande à chacun d'embrasser la fille qui est à ses côtés, est-ce vrai ? » (p. 112). Exaspérée, Maha, prend ses affaires et change de place.

c- Espoir tué dans le berceau

Lors de son séjour chez son oncle, Maha rencontre Lu'ay, un jeune chrétien assyrien de quatre ans son aîné. Ils tombent amoureux l'un de l'autre, ils se marient et vivent chez les parents du marié. Cinq mois après le mariage, le couple retourne vivre dans la maison vide des parents de Maha à al-Dawra. Ils y retournent après avoir entendu que la situation s'y est sensiblement améliorée et après avoir vu la croix remise sur le clocher de l'église. Beaucoup de voisins musulmans assistaient à la messe à côté des chrétiens qui sont restés pour les rassurer. Touchée par l'appel sincère lancé à travers la télévision par quelques musulmans demandant « à leurs frères chrétiens de regagner leurs maisons et de ne pas laisser le terrain vide aux étrangers, car nous sommes vos parents », précisent-ils, Maha accepte de vivre dans la maison de ses parents. (p. 125).

Malgré les précautions naturelles prises, Maha tombe enceinte après un an et demi de mariage. Elle accepte avec grande joie sa nouvelle situation. Le fait de sentir l'enfant bouger

[18] - *Kléché* est une pâtisserie irakienne à base de pâte sucrée farcie de noix ou amende ou pistache ou datte et grillée au four. Elle est souvent préparée par les familles à l'occasion des fêtes.

dans son ventre lui fait surmonter ses tristes souvenirs et dépasser l'agressivité galopante et méprisante qu'elle rencontre quotidiennement dans son environnement (p. 126). Elle a réussi à bien concilier ses cours à l'université et les exigences de la grossesse. Tout était prêt pour accueillir ce bébé qui serait un garçon. La chambre était prête et le prénom aussi : Bashshâr. Un prénom qui porte une dimension symbolique forte dans ce contexte. Participe actif énergique (shème *fa''âl)* du verbe *bashshara*, qui signifie : annoncer une bonne nouvelle, ce prénom suggère l'espoir dans un avenir meilleur. Deux charges explosives posées dans la rue à côté de la maison explosent en pleine nuit. Maha, en grossesse avancée, fait une fausse couche. En perdant son enfant avant la naissance, elle perd toute espoir en la vie et devient « la mère triste » et inconsolable, adjectifs attribués, selon la liturgie chrétienne, à Marie devant son fils crucifié, d'où le titre de ce chapitre : *al-Umm al-ḥazîna*.

d- Auto-marginalisation.

Une page est tournée dans la vie de Maha. Une autre, plus sombre et plus dramatique s'ouvre. Elle déménage avec son mari dans la maison de Youssef pour y passer les derniers mois avant leur départ. La maison est, certes, calme, mais « le cœur avait déjà porté le deuil » (p.130). Le temps du récit et son espace correspondent donc à cette phase de la vie de Maha. Fortement choquée par cette épreuve, elle se marginalise en s'enfermant dans un univers clos et impénétrable, physiquement et moralement. Physiquement, son corps devient rigide et insensible à toute sollicitation charnelle. Moralement, sa situation est encore plus préoccupante. A la maison, une fois son travail domestique et universitaire terminé, elle s'abstient de toute distraction et écoute continuellement, « les yeux fermés » les chants liturgiques du Vendredi Saint, chantées, particulièrement, par la chanteuse libanaise Fayrouz. Tous les jours deviennent des Vendredi Saints pour elle et ils ne seront jamais suivis de la résurrection. Ce en quoi son mari essaie de la convaincre. La forte intertextualité dans ce chapitre –les chants sont mentionnées- montre le poids de la déception de cette jeune femme. « Une fois le CD terminé, elle appuie sur le bouton pour réécouter » (p. 135).

Dans ses allées et venues à l'université, Maha, ne se séparait plus de ses boules quies. « Elle a découvert qu'avec les boules quies, la vie quotidienne devient plus clémente et moins violente » (p. 132). Bien qu'elle ait failli être écrasée par une voiture dans la rue, elle n'était pas prête à les abandonner. Le processus de marginalisation atteint donc son paroxysme quand la protagoniste, ne trouvant pas sa place dans son milieu, s'isole et vit totalement à la marge de la société en attendant le départ. Une société qui lui a tout volé : citoyenneté, identité, liberté et enfant.

Maha, suite à sa discussion tendue avec tonton Youssef, attendait la messe le dimanche soir pour s'excuser auprès de lui. Mais ce dernier est mort dans le massacre perpétré à la fin de la messe. Maha n'a pas pu se réconcilier avec le passé. Elle espère construire son identité dans un autre territoire.

Conclusion

Sinân Antûn aborde dans ce roman un sujet d'actualité dont les risques sont irréfutables. La domination d'une pensée unique et d'une religion unique mène à une transformation complète du paysage social et culturel du monde arabe. L'art narratif avec lequel le message est véhiculé donne à l'œuvre toute sa valeur littéraire et esthétique. En effet, avec beaucoup de subtilité l'auteur fait évoluer les personnages et les événements sur fond religieux, inspiré de la liturgie chrétienne. Tout au long de la fiction, il fait la jonction entre la « Passion » dans le christianisme et la souffrance d'une nouvelle génération chrétienne représentée par Maha. Deux univers dont les frontières sont loin d'être étanches évoluent parallèlement. En décrivant le parcours de Maha, l'auteur installe métaphoriquement en arrière plan le parcours de la Vierge Marie. « La mère triste » *al-Umm al-ḥazîna,* renvoie à deux signifiés. De même pour *al-Dhabîḥa al-Ilâhiyya*, expression désignant la « consécration du pain et du vin » dans les églises orientales, elle garde son sens conventionnel dans le texte, mais en acquiert un autre, celui du massacre, dit en arabe *madhbaḥa.* Les deux sens se présentent conjointement au lecteur. Au moment où les fidèles priaient pour la paix et récitaient le « Notre Père », les assaillants envahissaient l'église. Quand les fidèles arrivèrent à « donnez-nous notre pain », ils reçurent les balles et la mort.

Sinân Antûn évoque dans ce roman une question cruciale dans la société arabe moderne. La littérarité du discours et l'ingéniosité de la technique narrative sont savamment mariées à un message, à la fois simple et subtil. A travers cette approche, l'auteur participe fortement à la création d'une nouvelle voie d'engagement social où l'esthétique se substitue à toute idéologie.